

fine ; il prit la main de sa femme et la baisa, en disant d'un ton très affectueux :

—Je vous remercie, Thérèse : votre bonté est adorable.

Elle le regarda avec un peu d'étonnement et son pâle visage s'éclaira d'un rayon de joie.

Le surlendemain, elle était partie.

V

Je l'aurais embrassée de bon cœur au moment où elle montait dans la voiture, comme ces bébés qui, en visite, refusent obstinément d'accorder une parole ou un sourire et qui, au départ, prodiguent les baisers avec les adieux, dans la joie qu'ils éprouvent de s'en aller.

La mienne était grande. Je courus chez Manette, en criant :

—Elle est partie !

Puis, je fis le tour de la pelouse à cloche-pieds, battant des mains. Le reste de la journée fut moins gai. Mon père étant allé conduire sa femme, je restai seule avec les domestiques ; mais je savais qu'il devait revenir dans la nuit, et l'idée de le trouver à mon réveil, le lendemain, me fit prendre patience.

En attendant, je m'occupai à jouir de tous les plaisirs que m^r défendait ordinairement Mme Thérèse. Je sautai sur la balançoire et m'y balançai seule, debout, et si fort que ma tête vint à cogner contre une grosse branche et que mon nez fut écorché. Ne voulant pas me vanter du résultat de ma désobéissance, car c'eût été justifier la défense de ma belle-mère, je courus à l'étang où je puisai de l'eau pour enlever le sang ; j'y trempai mon mouchoir, mon bras et même un peu ma manche ; après quoi, ivre de liberté, je voulus faire seller mon poney pour m'aller promener dans la campagne, mais, Cornil, notre valet d'écurie, m'opposa une résistance énergique, et Manou elle-même, quelque disposée qu'elle fût à me laisser regarder le jour du départ de Mme Thérèse comme un jour de fête, n'osa prendre la responsabilité d'une telle équipée. En conséquence, je revins à la salle à manger, où le déjeuner était servi. Un peu attristée de ma solitude, je m'en dédommageai en me bourrant de crème et de pâtisserie, ce qui me rendit mal à l'aise. Les heures s'écoulaient dans une monotonie désespérante et le soir venu, ce fut avec une sorte de soulagement que j'entrai dans mon lit, me disant : " Demain matin, papa sera là et nous passerons une bonne journée."

Le lendemain, à peine levée, je descendis au salon. Mon père y était ; je me jetai dans ses bras.

Il m'embrassa tendrement, comme d'habitude, et me demanda pour quoi je n'étais pas coiffée.

—C'est, lui réponds-je, que Manou n'était pas là. " J'allai aussitôt la chercher afin qu'elle reprit ses fonctions, depuis longtemps oubliées. Mais elle se rappela bien plus vite la manière de me tirer les cheveux que moi celle de supporter ce désagrément ; aussi ne lui épargnai-je ni les aye ! ni les ho ! !

Combien les belles mains de Mme Thérèse étaient plus douces ! Je fis cette réflexion à part moi et presque malgré moi. Elles étaient plus ha-